

« Equus »

Hélène Richard

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, H. (1994). Compte rendu de [« Equus »]. *Jeu*, (72), 196–199.

« Equus »

Texte de Peter Shaffer ; traduction : Jean-Louis Roux. Mise en scène : Serge Denoncourt, assisté de Claire L'Heureux ; décor et accessoires : Louise Campeau ; costumes : Marc Senécal ; éclairages : Luc Prairie ; bande sonore : Claude Lemelin ; réalisateur du film : Benoît Falardeau. Avec Mireille Brullemans, Éric Cabana, Michel Daigle, Suzanne Garceau, Marc Legault, Han Masson, Paul Savoie, Sophie Vajda et Benoît Vermeulen. Production du Théâtre Populaire du Québec, présentée à la Salle du Gesù du 22 septembre au 1^{er} octobre 1994, et en tournée pan-québécoise du 4 octobre au 17 décembre 1994.

Plaidoyer pour une certaine anormalité¹

Au moment de sa création au Old Vic de Londres par le British National Theater, en 1973, la pièce *Equus* de Peter Shaffer ébranle profondément la critique par son propos subversif. En 1974, l'œuvre est reprise par le Plymouth Theater de New York avec le même metteur en scène : John Dexter. Elle y remporte plusieurs prix, dont un Tony Award ; Hollywood en fait un film controversé, puis elle est jouée partout dans le monde. À Montréal, en 1975, le Théâtre du Nouveau Monde présente la pièce en français dans une mise en scène d'Olivier Reichenbach et une traduction de Jean-Louis Roux. Le comédien-traducteur y tient le rôle du docteur Dysart, et Daniel Gadouas celui du jeune Alan Strang. Vingt ans plus tard, la pièce est reprise à la Salle du Gesù par le Théâtre Populaire du Québec, dans une mise en scène de Serge Denoncourt, qui utilise la traduction de Jean-Louis Roux. Le texte

1. Titre emprunté au livre de la psychanalyste Joyce McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978.

n'a pas vieilli : il présente la même force de frappe que celle qui bouleversa le public montréalais de 1975.

Résumons le propos : Martin Dysart (Paul Savoie), psychiatre en pleine « ménopause professionnelle », narre au public un incident qui vient de marquer sa carrière. Le récit se déroule en *flash-back* où s'intercalent de courtes réflexions de Dysart sur son métier et le contexte social dans lequel il l'exerce. Un jeune homme de dix-sept ans, Alan Strang (Benoît Vermeulen), lui a été amené parce qu'il a crevé les yeux de six chevaux dans l'écurie où il travaillait les fins de semaine. Dysart, troublé par la passion du jeune homme et son regard « plein de reproche », tente de comprendre le geste de son patient, dans une quête de vérité qui lui est personnelle. Au cours de ses entretiens avec son patient et les parents de ce dernier, il découvre peu à peu que le jeune homme a été élevé dans une ambiance religieuse trouble, par sa mère qui érotise les souffrances du Christ, le dieu crucifié, et ce malgré les admonestations du père, impuissant à soustraire son fils à cette influence malsaine. Lors d'une rencontre avec un cavalier sur la plage, le petit Alan découvre la volupté de la galopade équestre. Tiré violemment en bas du cheval par son père, furieux de cette aventure entre son fils et un inconnu, Alan, affalé sur le sol, établit un dialogue « mystique » avec le cheval. Le puissant animal lui révèle qu'il se nomme Equus, le dieu qui habite tous les chevaux et que, oui, le mors qui lui entrave la gueule le fait souffrir, qu'il est un dieu-esclave. Après cet épisode, Alan remplace l'image du Christ dans sa chambre par celle d'un cheval regardant par-dessus une barrière, photo prise en gros plan et de front, de sorte « qu'on ne voit que les yeux », dira sa mère. Le jeune voue un culte secret et passionné à Equus, ce dieu-esclave semblable au Christ crucifié mais qui, à la

différence de ce dernier et de la mère d'Alan, lui a procuré plaisir et volupté. Engagé les fins de semaine comme palefrenier dans une écurie, Alan établit un lien passionné avec un cheval, Nugget, en qui il retrouve son dieu Equus. Il le monte en secret la nuit et se livre, nu, à des galopades sacrées, orgasmiques et fusionnelles. Quand sa collègue de travail l'invite à partager avec elle des ébats amoureux dans la grange jouxtant l'écurie, Alan découvre qu'il en est incapable, obsédé qu'il est par les yeux et le corps d'Equus. Ces yeux qui l'ont soutenu si longtemps sont devenus tyranniques ; pour s'en délivrer, le jeune homme part crever les yeux des six chevaux de l'écurie. Il n'est pas anodin de noter que plus tard, lors d'une visite à l'hôpital psychiatrique, sa mère le giflera parce qu'il ose désormais la regarder en face sans baisser les yeux.

Voilà pour l'histoire de cas, inspirée d'un fait réel. Ce qui fait la force de frappe du

texte, c'est l'attitude du psychiatre qui, troublé par la grandeur de la passion de son patient, se demande au nom de quoi il devrait l'en déposséder. La normalité dans notre société est-elle si belle et heureuse qu'elle justifie qu'on y retourne de force ceux qui s'en sont détournés ? Dysart, homme malheureux que son mariage dévitalisé et son passe-temps de mythologue n'arrivent plus à satisfaire, envie la passion d'Alan, malgré les souffrances que vit ce dernier. Il se heurte aux limites de son métier qui peut détruire des passions mais non en développer, livrant les patients à une vie terne mais normale. « Notre société s'est donné la santé comme dieu », constate Dysart dans la finale de la pièce, « je suis son prêtre, et comme Equus, je porte un mors douloureux. »

À l'époque de la création de la pièce, l'auteur tenait à une mise en scène fastueuse, avec des décors imposants et beaucoup d'accessoires et, depuis, la pièce avait tou-

Benoît Vermeulen
et Éric Cabana.
Photo : Yves Richard.



jours été présentée dans la mise en scène de John Dexter. Serge Denoncourt, lui, a voulu miser, en 1994, sur « la simplicité, le regard, le drame intérieur ». Le T.P.Q. a obtenu pour lui de l'agent de Peter Shaffer la permission de préparer un concept différent. La mise en scène et les décors sont minimalistes. À la droite de la scène, des stalles de chevaux stylisées avancent en diagonale vers le centre de l'arrière-scène. À gauche, un immense écran — sur lequel seront projetées des photos de chevaux et derrière lequel se tiendront enlacés Equus et Alan — suit le même mouvement diagonal et rejoint les stalles à l'arrière-scène, formant ainsi un espace scénique triangulaire que seul le fauteuil du psychiatre viendra meubler. À l'avant-scène gauche, en ligne avec le grand écran, une banquette où viendront s'asseoir les comédiens quand ils ne sont pas actifs ; c'est de là qu'ils partiront pour devenir aussi choristes ou accessoiristes, allant chercher dans les stalles de petits chevaux jouets pour les disposer face au public. Sur leur banquette, ils servent eux aussi d'auditoire, presque de jury, au drame qui se déroule sur la scène. Le tout baigne dans une ambiance paisible de bureau, le lieu du récit, créée par des raies lumineuses horizontales évoquant la lumière filtrée par des stores vénitiens. Les costumes sont contemporains et sans prétention, tranchant par leur banalité avec celui d'Equus, plus théâtral : Éric Cabana, incarnant une sorte de minotaure, porte un masque chevalin et, pour tout costume, un slip marron, sur son corps athlétique et bronzé ; l'ensemble rend bien la sensualité animale virile du personnage. La musique est minimaliste, elle aussi, sauf dans les moments d'extase entre Alan et Equus où elle rythme et soutient la transe d'Alan, complètement abandonné à sa passion.

Le récit de Dysart n'est jamais linéaire, et pourtant la sobriété du jeu des comédiens



rappelle sans cesse qu'il s'agit d'une narration autant que d'une mise en situation, que d'un *flash-back*. Ainsi, quand le psychiatre évoque la procédure d'accueil et les premiers soins donnés à son patient, celui-ci se couche par terre, un simple rectangle lumineux situant le lit : l'infirmière apparaît, entame le dialogue avec le jeune homme, lui prodiguant les informations d'usage pour un nouveau venu, mais n'indique d'aucun geste les objets qu'elle lui désigne verbalement. Autre exemple : quand Dysart narre sa rencontre avec la mère d'Alan à son domicile, celle-ci apparaît, offre le thé sans faire de gestes, répond aux questions de son visiteur, mais Alan, assis sur son lit d'hôpital, intervient

Paul Savoie
et Benoît Vermeulen.
Photo : Yves Richard.

dans la conversation : « Dis-lui, maman, allez, dis-le, dis-le! » et la mère ajoute le détail qu'elle avait omis ou oublié.

Le jeu des comédiens ? Il est malheureusement très inégal. Ainsi, celui de Paul Savoie est trop feutré ; ses monologues sur son métier ont un ton magistral qui brise la tension dramatique de l'œuvre. En fait, il n'est convaincant que lorsqu'il malmène son patient, le pressant de questions ou le faisant venir pour une entrevue nocturne parce que lui-même est trop troublé pour dormir. Benoît Vermeulen, pour sa part, joue un Alan Strang émouvant, surtout dans le deuxième acte, alors qu'il se montre submergé par sa passion pour *Equus*. Dans les seconds rôles, seule Suzanne Garceau est convaincante dans le rôle de Dora Strang, la mère d'Alan, les autres personnages étant trop retenus ou jouant en porte-à-faux avec l'intensité dramatique du propos de la pièce. Cette œuvre de passion traversée par un courant électrique presque constant est malheureusement devenue, dans la mise en scène de Denoncourt, une pièce où les courts-circuits sont fréquents, et ce malgré les bonnes idées qu'affiche la scénographie. De plus, le parti de faire parler les comédiens avec un accent québécois m'apparaît une décision malheureuse, qui favorise le décrochage : il faut, en effet, que la catharsis dans la salle soit très forte pour ne pas sourciller en entendant, par exemple, deux Québécois parler de leurs vacances annuelles sur les plages de Brighton...

Bref, la décision de présenter *Equus* dans une mise en scène minimaliste s'avérait un défi de taille qui n'est pas complètement relevé. Il reste cependant que le choix de la pièce est socialement fort pertinent. En effet, les drames individuels pullulent actuellement à Sarajevo, au Rwanda, en Haïti, où la réalité « normale » instaurée par les

dirigeants est intolérable, et où les docteurs Dysart sont réduits à l'impuissance par l'inhumaine réalité sociale. Chez nous, le sida continue ses ravages, et les psychothérapeutes, les psychiatres n'ont pas le choix : ils doivent affronter la néo-réalité choisie par plusieurs de leurs patients pour tolérer la venue de la mort physique.

Hélène Richard